

Casablanca, vers 1974

Kobayashi senseï et Gérard Obelliane

Archives de Francis Garibaldi, Aikido Milhaud, 2015





## Gérard OBELLIANNE

*Gérard, pour quelle raison habitais-tu au Maroc ?*

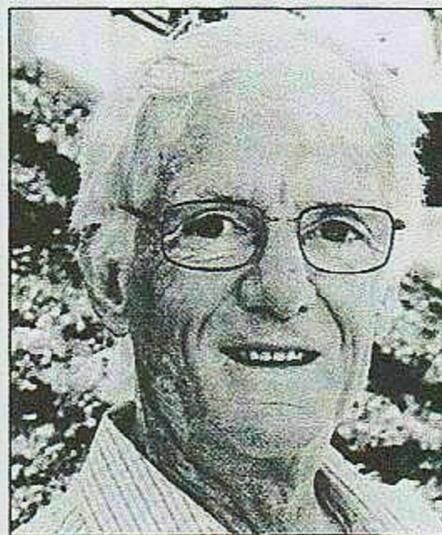
Parce que j'y suis né, même si je ne suis pas marocain. Mes grands-parents étaient dans l'armée, et mon grand-père a été envoyé au Maroc avant la guerre de 39-45. Et donc mon père a fait une partie de ses études du côté de Nancy, puis ensuite au Maroc ; il y a enseigné, puis il a rencontré ma mère... et voilà. Et je suis né en 1942, à Rabat, la capitale administrative du Maroc. J'ai fait toutes mes études, ma scolarité secondaire, mes études universitaires scientifiques, à Rabat. Mes professeurs venaient de Bordeaux ou de Pau, ils étaient envoyés en mission au Maroc.

Après, je suis entré dans l'éducation nationale, j'ai été d'abord instituteur, puis professeur, puis conseiller pédagogique, enfin inspecteur. Puis je suis rentré en France parce que tout l'enseignement, qui était en français, a été ensuite donné en arabe. Or je parle l'arabe, mais l'arabe dialectal, et je ne l'écris pas. C'est l'arabe dialectal qui prime dans le contact direct, mais si on veut lire les journaux, ou des revues qui viennent d'autres pays que le Maroc, il faut connaître l'arabe classique, et ce n'était pas mon cas.

Donc nous sommes rentrés en France, en 1987. J'avais 45 ans. J'ai pris un poste de sciences physiques au lycée, et ma femme un poste de professeur de mathématiques dans la même ville.

Nous avons acheté une maison à une trentaine de kilomètres de Mont-de-Marsan, en 1976, et c'est pour cela que nous avons demandé à revenir sur Mont-de-Marsan. Donc nous étions très contents.

C'est à ce moment que j'ai commencé à créer un club, parce que quand je suis allé dans les clubs existants, on trouvait que j'étais trop gradé, et que ça n'allait pas. Donc j'ai créé un club à la base aérienne de Mont-de-Marsan, et voilà, cela continue....



*Tu avais donc commencé l'aïkido au Maroc ?*

J'ai commencé l'aïkido, je ne sais plus si c'est en 1967 ou 1968, avec Georges Stobbaerts, qui est maintenant au Portugal. Georges Stobbaerts a été obligé de quitter le Maroc en 1970 pour partir au Portugal, et c'est moi qui ai pris

la direction du club, le Budo club du Maroc.

Cela n'a pas été facile du tout, parce qu'il y avait des jalousies. J'ai été confronté à des provocations. C'était l'époque des premiers films de Bruce Lee, et les gens allaient dans un dojo pour provoquer le maître, etc. J'ai eu la chance d'avoir des gens qui venaient assister à mes cours et qui après, me demandaient un combat... Je ne me suis jamais dégonflé, j'ai toujours répondu positivement, et les gens ne donnaient pas suite. Si j'avais répondu négativement, ils auraient insisté. Alors je leur demandais : « Quelle arme vous voulez ? Le sabre ? A mains nues ? Avec un couteau ? Vous voulez le combat, d'accord. A quelle heure ? A quel moment ? ». Ces provocations forgent le mental. A d'autres moments, je trouvais le club saccagé ; par exemple il y avait un sabre planté sur la table du bureau, avec une photo de moi, façon de dire « aujourd'hui, c'est la photo, demain, c'est toi »... (rire) C'était le folklore, à tel point que lorsque j'allais faire cours – parce que je donnais des cours d'aïkido à peu près vingt-cinq heures par semaine, de 17h du soir à 21h, tous les jours – après mon travail au lycée, j'étais obligé de mettre dans ma maison un gardien pour protéger ma femme et mes enfants pendant ce temps.

Ma femme avait peur, il fallait que je la tranquillise, avec un gardien elle était rassurée, mais moi je faisais attention

parce qu'on me suivait en voiture, etc. A tel point que j'avais des élèves qui me suivaient. Un jour je leur ai dit « mais arrêtez, ne me suivez pas, parce que je vais croire que ce sont des gens qui veulent m'agresser et je vais leur rentrer dedans ». Ils m'ont répondu : « non, non, c'est pour te protéger ». C'était très sympathique. Puis cela s'est calmé. Au bout de cinq, six ans, j'ai créé un autre club. Le premier club qui s'appelait Budo Club du Maroc a disparu parce que tout le bloc a été racheté par une société pour faire une école privée, et il n'y a plus eu de cours. J'ai donc créé un club, le Bu Iku Kan avec un ami qui pratiquait le karaté avec maître Arada Harada, qui était à Londres, à l'époque. C'était du karaté do shotokai, je crois. Il s'appelait Jean

Visconti. Il avait son club, il m'a dit qu'il voulait l'étendre, et nous nous sommes donc associés pour créer le Bu Iku Kan, en plein centre de Casablanca, et nous avons eu beaucoup de monde.

Voilà mes débuts au Maroc. Mais quand j'ai commencé à enseigner avec la responsabilité du club, je n'étais pas tranquille. J'apprenais par cœur ce que j'allais enseigner. C'est normal, je n'avais pas de formation, donc je me suis formé sur le terrain.

En 1971, j'ai créé un cours d'enfants : j'avais 80 enfants sur le tapis, j'étais crevé, fatigué ... parce qu'après j'avais le cours des adultes. Il y avait un intervalle de temps d'une demi-heure entre les deux cours ce qui me permettait de dormir un quart d'heure. Après j'ai formé des assistants, parce que tout seul, 80 enfants, c'est énorme ! Donc après il y avait des gens qui m'aidaient, et cela allait bien. Mais en France, il n'y avait pas encore de cours d'enfants, à l'époque. J'en garde un bon souvenir, c'était sympathique.

C'est à ce moment-là, en 1970, que maître Kobayashi est venu, et c'est là que commence vraiment ma formation d'aïkido.

*Maître Tamura aussi est venu au Maroc ? J'ai vu des photos...*

Oui, maître Tamura est venu au Maroc après maître Naessens, qui était de Belgique. C'était en 1968, novembre, je crois. Et maître Tamura est arrivé en

1969, un peu après.

En 1970, au Budo club du Maroc, il y a eu une mésentente entre Georges Stobbaerts et maître Tamura, ce qui a fait que maître Tamura n'a plus été invité par Stobbaerts, et quand il est revenu au Maroc, il est allé avec M'Barek Alaoui et Emile Metzinger, au Syu do kan. Ces deux personnes avaient quitté Georges Stobbaerts pour créer leur club.

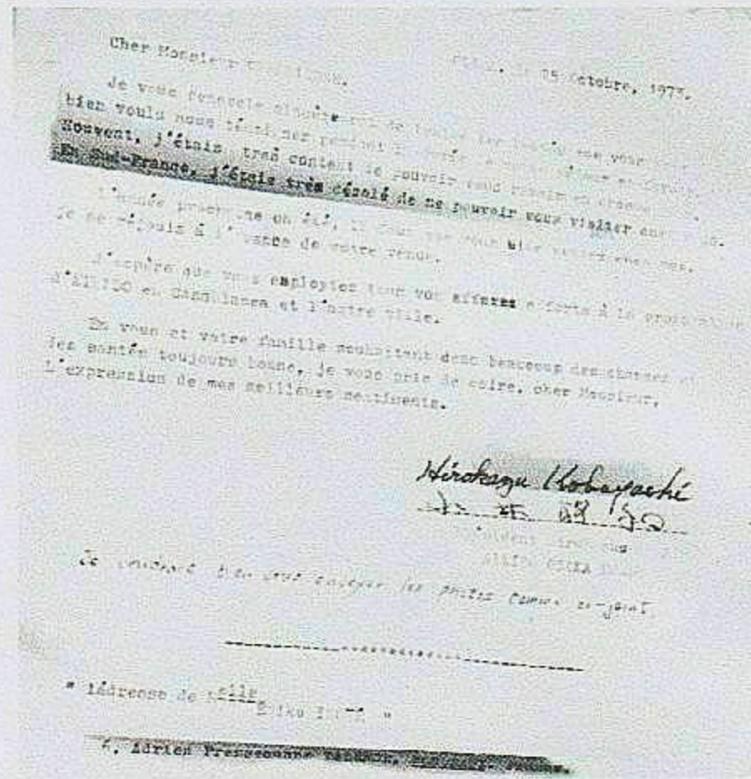
Et c'est à cette époque, en 1970, que maître Kobayashi, invité par le docteur Claude Durix et par Georges Stobbaerts, est venu au Maroc. J'ai suivi maître Kobayashi de 1970 à 1982. Cette année-là, 1982, il m'a annoncé qu'il ne revenait plus en France, et il m'a dit « il faut suivre maintenant l'enseignement de maître Tamura ». J'ai répondu, mais,



© G. Obellianne 1974 - Kobayashi sensei et G. Obellianne visitent le Doshu Kishomaru Ueshiba dans l'Aikikai à Tokyo.



© G. Obellianne 1977 - 2<sup>ème</sup> à droite, récemment le défunt M. Alaoui, Tamura et Yamada Sensei, ainsi que G. Obellianne à Marrakesh.



Une lettre de Kobayashi sensel pour G. Obellianne - 1973

senseï, moi je suis avec vous, je ne peux pas aller comme ça, il faut le dire à maître Tamura. Il m'a dit : « ça y est, je lui ai parlé » - il voyait maître Tamura à Saint-Maximin. Et c'est à la suite de cela que j'ai suivi l'enseignement de maître Tamura.

Les relations que j'avais avec maître Tamura étaient excellentes, mais avec maître Kobayashi, c'était autre chose... C'était une relation extraordinaire. Il m'a enseigné beaucoup de choses. Nous avons fait des voyages ensemble, je lui ai fait visiter le Maroc, je lui ai fait découvrir les bains maures, etc. C'était vraiment quelqu'un d'exceptionnel pour moi. Il est venu à la maison au Maroc, et quand j'ai acheté en France, il est venu dormir chez moi lorsqu'il faisait des stages à Casteljalous. Et moi je le suivais partout, dans toute la France. pendant les vacances scolaires parce que nous ne pouvions pas quitter le Maroc en dehors des vacances scolaires, sinon c'était considéré comme un abandon de poste. Pour quitter le Maroc, je devais avertir les autorités, et indiquer mes dates de départ et de retour ; je ne pouvais quitter le territoire marocain que si je recevais l'autorisation. Mais je ne cache pas qu'une fois au deux, je suis parti pour suivre maître Kobayashi qui allait au Portugal, à Lisbonne ; je l'ai dit à mon chef d'établissement, je lui ai expliqué que je m'absentais deux jours, et lui demandais s'il fallait faire une déclaration d'absence ... il m'a répondu à

cette époque qu'il prenait sur lui de me laisser m'absenter à condition de remplacer mes heures de cours ce qui fait que j'ai pu à deux ou trois reprises suivre maître Kobayashi, en dehors des vacances scolaires.

Maître Kobayashi m'avait désigné comme délégué de l'Aïkikai Osaka Hombu pour le Maroc. Donc j'ai été le représentant de l'Aïkikai Osaka Hombu au Maroc de 1972 à 1980. J'ai eu l'accréditation officielle, une lettre en japonais, en anglais et en français. Cela me revient, c'était une marque de confiance de Senseï.

Cela, c'est le courrier qu'il m'avait envoyé :

«Osaka, 25 octobre 1973,  
Cher monsieur Obellianne,  
Je vous remercie sincèrement pour toutes les bontés que vous avez bien voulu nous témoigner pendant toute la durée de notre séjour en Europe. Souvent j'étais très content de pouvoir vous revoir en chaque pays. En sud France, j'étais très désolé de ne pouvoir vous visiter chez vous. L'année prochaine en été, il faut que vous veniez bien chez moi, je me réjouis à l'avance de votre venue. J'espère que vous employez tous vos efforts à la propagation de l'aïkido en Casablanca et l'autre ville.

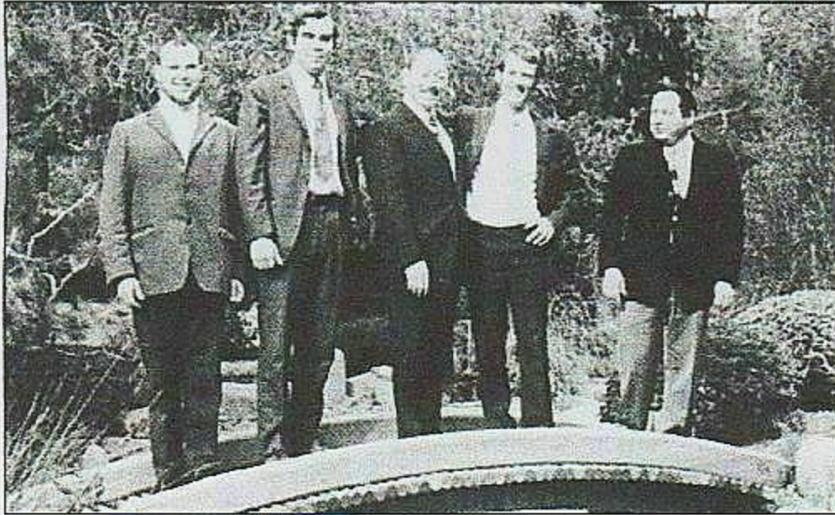
En vous et votre famille souhaitant donc beaucoup de chance et de santé toujours bonne, je vous prie de croire, cher monsieur, l'expression de mes meilleurs

sentiments.

Hirokazu Kobayashi ».

Il était toujours à l'Aïkikai, mais il avait une organisation, Osaka Hombu. Et là, dans cette organisation, il rayonnait, il faisait des stages un peu partout. Quand je suis allé au Japon, et qu'il m'a reçu - j'ai été reçu de façon extraordinaire - il m'avait même prêté une voiture, une Subaru. J'étais un peu surpris au début parce que la conduite est à gauche, tout est écrit en kanji donc c'était un peu difficile, mais j'ai fait avec lui à peu près 3000 km dans le Japon, nous sommes allés à Kyoto, à Nara, etc., dans la montagne, dans les Alpes japonaises, pour des stages, dans le cadre de son groupe. Et ensuite nous sommes partis à Tokyo, avec le Shinkansen (NDLR : le train à grande vitesse au Japon) et nous sommes allés voir Kisshomaru Ueshiba... Mais c'était son groupe : Aïkikai Osaka hombu.

Je me souviens que je l'avais amené dans un bain maure, et nous étions en slip, avec le masseur qui venait. Maître Kobayashi était complètement rasé. Le masseur lui avait mis plein de cheveux partout, et il ne savait pas où était le nez, les yeux... maître Kobayashi lui fait signe que ça ne va pas, et l'autre prend un seau d'eau brûlante, et le lui verse sur la tête. J'ai vu un cyclone ! Il a poussé un cri, et il a donné un coup au masseur qui est parti 4 ou 5 mètres plus loin en glissant sur la graisse qu'il y



avait par terre. J'ai dit « sensei, ça va ? ». « Ca va, dit-il, mais il est fou ! ».

Maître Kobayashi, c'était la force tranquille, la puissance, la classe. Quand je l'ai vu descendre d'avion, je l'ai reconnu tout de suite. Et quand j'étais avec lui au Japon, c'était exceptionnel ! Il me faisait penser, quand il avançait au milieu des gens, au chasse-neige : il arrivait, les personnes s'écartaient de son chemin, et moi je marchais derrière ! C'était extraordinaire. C'était vraiment de bons moments. Il avait une grande patience avec moi. Ce n'était pas bien, il me corrigeait sans rien dire, et puis il recommençait. Voilà, il faut encore, encore, encore... Je lui posais plein de questions, et il répondait, et je regrette de ne pas avoir tout noté, parce qu'il y a beaucoup de choses qu'il a dites qui me reviennent maintenant, avec le temps. Quand il me montrait des techniques que je n'arrivais pas à faire, maintenant je commence un peu à les faire...

C'est là que j'ai rencontré André Cognard, qui venait à Casteljaloux sur la fin, et ce que j'ai beaucoup apprécié - nous n'étions pas amis, avec André Cognard, nous nous connaissions mais sans nous fréquenter - c'est que dans ses livres, il rapporte tout ce qu'avait dit maître Kobayashi, avec beaucoup de fidélité, ce qui ravive un peu ma mémoire. Je me dis : « ah oui, il a dit ça, il a dit ça, c'est exact, etc. ». J'ai beaucoup apprécié qu'il ait pu transmettre

ce que Maître Kobayashi nous disait, ce qu'il m'avait dit à moi, en particulier, et qu'il avait dit à lui aussi.

Il y a beaucoup de choses que j'ai apprises avec maître Kobayashi, et qui étaient différentes avec maître Tamura. Maître Tamura, ce n'était pas pareil.

*!votre relation ?*

On était amis, nous avons mangé ensemble, etc. Je suis allé à ses stages, aux stages de haut niveau, je lui ai posé des questions, et il répondait. Mais je n'avais pas la même approche qu'avec maître Kobayashi. Maître Kobayashi a été un guide, quelqu'un d'exceptionnel, que je garde au fond de moi. Je ne prétends pas faire sa technique, parce que sa technique, c'est à lui. J'essaye de mettre en application ce qu'il m'a montré, mais je ne revendique pas la technique de maître Kobayashi. Je fais la technique « de moi », avec beaucoup de difficultés (rire), en essayant de mettre en application ce qu'il a montré, je n'ai aucunement la prétention de dire que je fais exactement ce qu'il fait. De même pour maître Tamura. C'est pour cela que quand on me dit « je suis l'élève de Un tel, il n'y a que moi qui puisse représenter sa technique », cela me fait sourire. Il faut être réaliste.

Chacun a sa conception des choses, chacun a sa façon de voir les choses, de les interpréter, de les re-proposer, mais sans prétendre faire exactement

comme la personne qui vous les a montrées. Heureusement ! Parce que sinon cela serait un formatage systématique qui serait dommage.

Ce que nous faisons n'est plus la même chose que ce que faisait maître Ueshiba. Je regarde beaucoup les films de Osensei pour essayer d'avoir la quintessence même de ce qu'il a enseigné. Je ne me fais aucune illusion, jamais je n'arriverai à faire ce qu'il faisait. Mais il donne des pistes de travail et c'est cela qui est important, qui est bien. Il a créé ses techniques à son époque, et nous sommes dans une autre époque, avec une autre mentalité, en France, donc avec une autre conception des choses... au Japon, c'est autrement. Il nous a donné quelque chose, il nous a donné une graine, à nous de la faire fleurir, à nous de l'entretenir et de proposer quelque chose pour que d'autres personnes puissent ensuite continuer dans la voie, avec l'esprit qu'il nous a donné. C'est cela qui est bien dans l'aïkido.

Mais de là à dire qu'il faut faire tous la même chose... je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas pour le formatage systématique, on perd tout, là.

*!Il y a quelque temps, je parlais avec Watanabe sensei. Il a commencé à travailler avec maître Ueshiba en 1953, et il m'a dit que chaque jour ses techniques changeaient...*

Suite page 13 ➔

➔ Suite de la page 11

C'était une évolution permanente, oui, tout à fait. Je le vois avec mes élèves : je leur montre quelque chose, et je dis « non, ça ne va pas ». Alors ils me regardent : « comment, toi, mais tu es 6<sup>ème</sup> dan ! ». « Eh bien moi, je suis 6<sup>ème</sup> dan, je suis comme vous, j'apprends, tous les jours. Quand je fais quelque chose bien, j'essaie de faire mieux, quand je trouve que ce n'est pas bien, je vous le dis. Donc ne me mettez pas sur un piédestal, je suis comme vous. Vous êtes là, vous m'aidez à pratiquer, moi je vous apporte mon enseignement, mais je n'ai pas la prétention d'être la perfection ... ». Il faut se remettre en question constamment, et essayer d'être objectif dans ce que l'on fait. Plus on avance, et plus on se rend compte de ce que l'on ne sait pas. Tu es dans une chambre toute noire et il y a une petite lucarne où il y a la lumière qui te permet de voir un peu du monde extérieur à ton espace. Tu te dis : « le monde, c'est ça ». Et au fur et à mesure que tu avances, le champ s'agrandit : « ah, mais il y a tout ça ! ». Et quand tu es à la fenêtre : « oh, il y a tout ça que je n'avais pas vu ! ». Mais jamais je ne pourrai tout voir, il y a trop de choses. On ne peut pas tout connaître, donc, on suit un chemin, on essaie de s'améliorer, de mettre en pratique les principes qu'on nous a inculqués, et puis voilà, c'est cela qui est important !

*En plus, c'est Ueshiba Kisshomaru qui a changé le système totalement.*

oui, c'est lui qui a codifié, justement, qui a fait la nomenclature, etc. J'ai discuté de la pratique de Osensei avec maître Kobayashi, qui me disait : « il arrivait, il faisait boum, boum, boum, et puis il partait, ou bien il restait et il n'était pas content, il se levait, il reprenait – bam – et puis voilà ». Pas de pédagogie, rien, pas d'enseignement... et maintenant, on veut faire de la pédagogie, on veut tout mâcher, on est assisté constamment. Ça ne va pas ! Les gens me disent : « mais comment je mets le pied ? ». Je dis : « le pied, si tu ne le mets pas bien, tu te casses la figure, tu tombes. Mets le pied comme tu veux ! ». Quand on s'attache au formalisme : il faut mettre la main comme ça... tu mets la main comme tu veux ! Si tu as envie de faire un saut périlleux et de rentrer irimi nage, tu le fais, du moment que cela passe bien (rire), c'est cela qui compte ! Non, arrêtons, arrêtons... Moi je montre à mes élèves trois ou quatre fois le mouvement, et ensuite je les regarde travailler, et après j'insiste... j'essaie de leur donner des outils pour construire leurs propres techniques. Je leur dis : « je ne suis pas un catalogue, pour vous. Je peux vous faire toutes les techniques que vous voulez, mais je ne suis pas un catalogue. Je suis là pour vous montrer, à travers cette technique, ce qu'on peut travailler, par rapport à mon expérience personnelle. Cela va être le seika tandem qu'on va travailler, ça va être le relâ-

chement total, ça va être le shisei, ça va être plein de choses. J'attire votre attention sur cette chose-là. Mais c'est à vous à le travailler, après. Moi je suis là pour vous guider, quelque pas, sur le chemin que nous faisons ensemble, mais le travail, c'est à vous de le faire, ce n'est pas à moi ». Et ça se passe bien.

*Le Brevet d'Etat est une catastrophe, c'est souvent un problème en France...*

Il y a beaucoup à dire sur pas mal de choses.

Sur les passages de grade, par exemple : le passage de grade, il le faut. Mais on est loin du système traditionnel japonais, où l'évolution était vue par le maître. Ici, on va juger quelqu'un sur ¼ d'heure, la plupart du temps ; les juges – je vais être assez sévère – n'ont pas toujours la culture suffisante, donc ils vont juger à travers ce qu'ils font, eux, et pas à travers ce que montre l'élève. Ensuite, tout est codifié, c'est un jeu de rôle, finalement. Moi je vais t'attaquer, toi tu vas défendre, et voilà. Il n'y a pas d'initiative personnelle de la part de la personne. Après, qu'est-ce qu'on voit ? On a restreint la nomenclature. Il faut demander le suwari waza, il faut demander ça, ça, ça et ça. En *hanmi han tachi waza*, c'est la même chose. Dernièrement, j'étais examinateur au shodan, un autre juge me dit : « on ne va pas poser des koshi ». Je dis « qu'est-ce que c'est que cela, on ne pose pas *koshi nage* ? ».

*Faites votre propre recherche, pour voir comment maîtriser votre souffle, comment maîtriser la distance par rapport à l'autre, etc..*

« Ah non, on ne pose pas *koshi nage*, c'est trop difficile pour *shodan* ». Moi je dis : « mais vous voulez rire ? Qu'est-ce que vous voulez ? Déjà, on a limité les armes, ils ne savent même pas tenir un ken pour le *shodan*, et on restreint tout ? Jusqu'où on va ? On va arrêter le *suwari waza* parce qu'ils vont avoir mal aux genoux ? On arrête les *koshi nage* parce que c'est dangereux... ». Et *kore gaeshi* aussi, si on le fait mal, ça peut être dangereux, non ? Où on va ? On n'est plus dans l'art martial, on est dans la gymnastique, une gymnastique à base martiale ... mais moi, cela ne m'intéresse pas !

Donc mes élèves travaillent tout, dans la mesure du possible. Quand je dirige un stage, je m'arrange pour montrer toutes les possibilités que j'ai en mémoire à ce moment-là, en essayant d'insister sur des valeurs qui me paraissent essentielles, et en essayant de ne pas m'attacher à la forme extérieure.

Parce que les élèves disent : « on va t'imiter ». Ce n'est pas imiter qui est l'objectif final.

Oui, il faut reproduire, au début. C'est ce que me disait maître Kobayashi : « tu fais la même chose. Après ton corps va se sentir, et tu vas pouvoir travailler certaines choses et aller plus en profondeur ». Je leur dis : « moi je suis un peu en avance sur vous. Je suis passé par là, donc je vous montre la forme extérieure, vous allez pratiquer, je vais insister sur cela, parce que

j'estime que vous êtes ou en défaut d'intégrité, ou en défaut de placement, donc j'insiste là-dessus, mais après, le travail, c'est vous qui allez le faire. Faites votre propre recherche, pour voir comment maîtriser votre souffle, comment maîtriser la distance par rapport à l'autre, etc. ». En fait c'est un travail sur soi, et les techniques ne sont que des outils. C'est dans ce sens qu'on travaille. C'est vrai que quelquefois, en fonction du public – parce que dans la pédagogie il faut quand même prendre en considération les personnes qui suivent l'enseignement – il faut rester à leur niveau, et donc on reste plus longtemps sur ce qu'on est en train de montrer ; et d'autres fois, on a vu que cela passe bien, on peut aller un peu plus loin. C'est là où intervient la pédagogie. Mais de là à dire : « il faut mettre le pied comme ça, il faut mettre la main comme ça... » (rire), ça ne me convient pas !

J'en discutais avec Emile Metzinger, qui est un très grand ami – il est du côté de Montpellier – nous avons eu la chance d'être au Maroc parce que nous n'avions pas à suivre un maître tous les jours. Quand il arrivait, on filmait, on faisait développer, et on regardait. Et ensuite on essayait de refaire la même chose. Et nous avons donc une recherche permanente entre deux passages du maître, pour construire notre aikido. Nous n'avons pas été formatés comme certains qui

ont suivi un maître de très près, et font comme lui... non, nous, nous avons cherché partout, et je pense que c'est une bonne chose. Parce que nous ne sommes pas cloisonnés dans une seule forme. Il y a une recherche permanente, avec des doutes. Après, le maître revenait, il ne faisait plus la même chose, et l'on se disait : « mais... j'ai mal vu ? ». Ce qui était tout à fait normal, parce que lui aussi évoluait.

Je voyais la différence entre le travail de maître Kobayashi et maître Tamura : maître Kobayashi ne bougeait pratiquement pas. C'était le tourbillon... bam ! En arrivant, on était absorbé, et projeté. Maître Tamura, à l'époque, en 1968, il bougeait beaucoup, avec de grands déplacements. Il arrivait sur toi, il te prenait. L'un, c'était l'attitude immuable, l'autre, c'était la dynamique, et il y avait des projections des deux côtés, quand même. Et puis à la fin de sa vie, maître Tamura...

*déjà, dans les années 90...*

Déjà, en 1990, il avait diminué l'amplitude dans le mouvement, oui, Noro aussi, Yamada aussi. Il avait interiorisé, et à la fin, il ne bougeait pratiquement plus, on croyait qu'il ne bougeait pas, mais il bougeait sans bouger...

Maître Kobayashi, c'était pareil, on était surpris. A l'époque on m'avait dit que j'étais bon uke, que c'était moi qui allait être uke pour maître Kobayashi. Oh, mon Dieu ! La première fois qu'il

© G. Obellianne 1971 - Kobayashi sensei à Casablanca en juillet 1971.



### *Et le travail des armes est fondamental, pour moi.*

m'a pris : katate dori. Je suis parti en l'air, je suis tombé sur le dos, j'ai ouvert les yeux, j'ai vu qu'il me regardait, je ne savais pas où j'étais. C'était la tornade. Boum ! Après j'ai compris comment il fallait faire pour chuter. J'étais habitué aux chutes sur l'avant. Mais la chute, quand il y a les pieds qui partent à l'horizontale, et qu'on est sur le dos à l'horizontale... Après, on apprend ! Je me suis dit : « tu ne sais pas chuter ! » (rire).

Maître Tamura, oui, il avait intériorisé tout, et c'était juste un petit mouvement de corps, il avait réduit le mouvement à sa plus simple expression, il n'y avait plus de fioritures, plus rien... Il n'y avait plus ces grands déplacements, ces grands mouvements qui ne servent à rien, c'était la sobriété.

Maître Kobayashi, c'était ça. Il était un peu en avance sur maître Tamura... après, ils se rejoignent, de toute façon, ce sont des grands maîtres.

Je pense qu'il faut passer par toutes les étapes. Au début, il faut essayer de bien faire comprendre la dynamique et faire percevoir la maîtrise de l'espace aux personnes. Et ensuite, on va diminuer, être beaucoup plus sobre. C'est comme cela que je le conçois.

Et le travail des armes est fondamental, pour moi. Fondamental. Tout le reste de l'aïkido vient des armes. Ôsensei est parti du travail aux armes pour créer et construire l'aïkido. Donc pour moi les

armes sont indissociables du travail à mains nues.

*!pour quelle raison crois-tu que le travail aux armes est interdit au Hombu Dojo ?*

au Hombu Dojo, on ne travaille pas beaucoup avec les armes.

*!Pas du tout*

Au Hombu Dojo, c'est la forme moderne, ils font ce qu'ils veulent !

*!A l'époque de Ôsensei, déjà, il avait interdit qu'on travaille avec les armes*

Ôsensei travaillait avec les armes !

*!A Iwama, pas au Hombu Dojo*

Ah, oui, oui, oui, effectivement. Mais c'est parce qu'on a travaillé avec les armes qu'on a les formes de corps et qu'on peut travailler ensuite sans les armes. Les armes ont l'avantage de te mettre constamment en état de zanshin, de vigilance. Elles te font prendre en compte la distance, elles te sensibilisent sur ton placement, sur la forme de corps que tu vas développer peu à peu. Et après, au travail à mains nues, on retrouve la même chose. C'est pour ça que pour moi les armes sont fondamentales. On ne les dissocie pas de la pratique de l'aïkido. Donc le ken et le jo, surtout le ken, mais ken et jo, c'est pareil, de toute façon, ont un très

grand intérêt pour permettre de trouver la forme de corps.

On fait beaucoup plus attention quand on a une arme dans les mains. Au début, on travaille de façon saccadée, mais on trouve la fluidité petit à petit, et on va réduire le déplacement parce que l'arme impose une certaine distance, et si on veut qu'elle soit efficace et qu'elle contrôle l'autre, il faut garder cette distance. Il faut la respecter. Et à mains nues, c'est la même chose ; après, on n'a plus besoin de faire de grands déplacements, on est un peu plus rapproché de la personne. L'arme aussi est importante parce qu'elle te permet de te centrer, et de te relâcher, aussi, de relâcher les épaules.

*!tu as un club ici ?*

oui, j'ai créé comme je te l'ai dit, une section dans le club à la base aérienne de Mont-de-Marsan, ASAC aïkido, et à travers cela je suis entré dans la fédération des clubs de la défense, c'est à dire la fédération des militaires, de l'armée, qui s'appelle maintenant Fédération des clubs de la Défense, et je suis le conseiller technique national pour la FCD. Parallèlement, il y a évidemment la FFAB qui est la fédération délégataire pour l'aïkido auprès de la FCD. Donc j'ai créé la section à la base, puis ensuite au centre-ville il y avait un club qui est le Stade montois aïkido, et la personne qui le dirigeait a voulu passer le relais, et elle m'a demandé si



© G. Chérel - 1978 - Kobayashi sensei à Casteljaloux 1978

je voulais accepter de prendre la présidence de la section – parce qu'elle fait partie d'un club omnisport – et la direction technique, ce que j'ai accepté. Ce qui fait que maintenant j'enseigne davantage au centre de Mont-de-Marsan qu'à la base. Mais à la base, c'est un de mes élèves, Eric Laporte, qui assure les cours, et une fois par mois je vais y diriger un stage. Sinon, le mardi je laisse un des assistants, mais j'assure les cours le mercredi, le jeudi et le samedi quand je ne suis pas à diriger des formations ou des stages ailleurs. Je suis le responsable technique de la ligue d'Aquitaine, qu'on appelle le CER dans le langage de la FFAB, et j'assure les formations dans les écoles de cadres, les préparations de grades, et différents stages. Ce qui fait que je ne m'ennuie pas. Tous les week-ends je suis pris, pour mon plus grand plaisir ! Au club, j'ai un cours d'armes spécifique, pour permettre aux pratiquants de bien les maîtriser, parce que dès que c'est le cas on peut les mettre en applications et montrer la corrélation qu'il y a entre le travail à mains nues et le travail aux armes. Je dirige aussi le cours des enfants et celui des adolescents – j'ai créé un cours pour les adolescents parce que la mentalité est un peu différente, et j'ai un cours aussi pour les seniors grands débutants. En effet j'avais des gens qui me disaient : « nous on ne veut pas faire toutes ces chutes, etc. ». Donc j'ai créé un cours pour eux le samedi, que je ne

dirige pas assez souvent, et pourtant cela me plaît parce qu'on est axé sur la respiration, sur le relâchement, sur l'équilibre, sur le centrage, et tout cela sur une trame martiale, bien entendu. C'est très agréable, ce cours.

Quand j'ai pris ce club, il y a trois ans, il y avait entre vingt-cinq et trente personnes, et maintenant on dépasse les quatre-vingt. Donc ça va ! Mais ce n'est pas le nombre qui compte, c'est l'assiduité du groupe qui est importante, c'est ce qui permet de travailler.

#### *Et le club est adhérent à la FFAB ?*

Oui, je ne fais pas partie du comité directeur de la FFAB, je suis à la Ligue d'Aquitaine, vice-président mais surtout responsable technique, et je suis président du Comité départemental, qui est une annexe déconcentrée de la Ligue. Il y a la Fédération, les Ligues, les départements, et après, les clubs. Je suis à la FFAB, mais je participe plus au côté technique, qui m'intéresse, qu'au reste. Pourtant je me suis impliqué énormément à la FFAB, à très haut niveau, pour permettre la reconnaissance entre les deux fédérations, la FFAAA et la FFAB, de la spécificité de l'une et de l'autre. Parce que initialement le ministère voulait une seule fédération, chacune est partie de son côté en 1982-83, a travaillé dans son propre sens, et remixer le tout n'est pas toujours facile. Donc j'ai œuvré

pour que l'on reconnaisse la spécificité de chacune d'entre elles, et que l'on respecte ces spécificités. Ce qui est fait chez nous, à la FFAB, c'est une chose. Ce qui est fait à la FFAAA, c'est autre chose, et je ne vois pas pourquoi l'une serait meilleure que l'autre, ou l'autre meilleure que l'une. Pour moi il est important de permettre aux gens de s'exprimer dans la direction de leur choix. C'est variable aussi pour des groupes qui ne sont pas agréés, qui sont étrangers. Il y a le groupe de Peyrache, ils ont leur travail, il faut le respecter. Il y a le groupe d'André Cognard, il faut le respecter. Chacun s'exprime avec sincérité, et donc mérite tout le respect. Pour moi, c'est cela qui importe. Et je ne vois pas pourquoi on les regrouperait sous une seule entité avec un formatage systématique de la technique ; je ne suis pas d'accord là-dessus. Mais c'est ma conception personnelle, je ne suis pas au ministère ! Il y a beaucoup à dire, là-dessus. Ce qui m'intéresse, c'est le travail technique et tout ce qu'il apporte dans la construction de l'Être.

*À propos du travail technique, je me souviens avoir vu des vidéos de Osensei dans lesquelles il réagissait avant d'avoir été attaqué. Il me semble avoir vu que Tamura sensei le faisait aussi.*

Oui, c'est la notion de kanken. C'est-à-dire que tu es en osmose avec l'autre, et tu perçois de différentes manières

G. Obellianne 1971 Kobayashi seisei et Gérard Obellianne 1971



son idée, ce qu'il a envie de faire, et à partir de là, tu vas pouvoir contrôler et orienter comme tu l'entends l'action de l'autre. La notion de kanken est très difficile à concevoir.

Il y a le mental, mais il y a aussi des capteurs dans le corps qui perçoivent chez l'autre certains indices qui vont faire que tu vas pouvoir intervenir. Là, on est dans le travail *sen no sen*, l'action dans l'action.

La notion de kanken m'a toujours interpellé, parce qu'à partir du moment où tu parviens à percevoir ce que va faire l'autre, tu peux arriver à l'empêcher d'agir sans en venir à une intervention physique. Et c'est ça le véritable esprit de l'aïkido, c'est d'arriver à faire comprendre à l'autre qu'il est dans son tort s'il veut mettre en œuvre une agression.

La notion, dans le budo, dans le bushido, c'est de déposer l'arme. On peut l'interpréter comme prendre l'arme, la poser après avoir coupé l'autre (rire), mais moi je préfère l'interpréter comme le fait de déposer l'arme. On va se comporter en êtres humains, en respect l'un et l'autre, chacun à sa place dans le respect de tous et de l'environnement. C'est cela qui est important, qui est à mon sens le véritable esprit de l'aïkido. Ce n'est pas d'arriver à la confrontation. La confrontation, c'est un échec, lorsqu'elle amène le contact physique.

Et c'est ce que j'essaie d'expliquer à

mes élèves : lorsque vous faites une technique, il faut qu'elle soit dans la fluidité. Mais pour cela, il ne faut pas qu'il y ait, de votre part, une contraction, quelle qu'elle soit, et une volonté d'amener l'autre à un endroit que vous avez décidé, vous. Il faut que, par le jeu qu'il y a entre vous deux, vous arriviez à l'amener à un point de non retour en étant de concert tous les deux. C'est-à-dire que lorsque vous faites votre technique, il ne doit pas sentir de rigidité dans le bras, il ne doit pas sentir qu'on veut l'amener quelque part. S'il vient là, c'est parce que c'est le chemin naturel entre les deux personnes qui va là. Et si vous êtes dur, cela va permettre à l'autre de vous bloquer, parce qu'il va sentir votre dureté, et le fait de vous sentir dur, c'est pour lui comme s'il était sur une branche à laquelle il peut s'accrocher. S'il n'y a pas de dureté, que vous le laissez libre, il n'a rien sur quoi s'appuyer, et vous l'amenez où vous voulez.

C'est cela qui est le plus difficile. On fait *ikkyo*. Hop, on monte le bras, on va forcer. L'autre le sent, il va bloquer. Par contre si on trouve le bon chemin, le bon moment, etc., on va faire *ikkyo* comme un travail ensemble, même si l'autre ne le veut pas (rire), et c'est le véritable aïkido. Ce n'est pas jouer de sa force. Et souvent les gens confondent la force et le *ki*. Le *ki*, c'est cette énergie que l'on a et que l'on travaille à travers les techniques d'aïkido, et ce qui permet ensuite d'avoir un rayonne-

ment, d'avoir une aura et de pouvoir être bien dans toutes les situations possibles. Maître Kobayashi était à l'aise partout, il avait un rayonnement, on sentait sa puissance. Mais il était calme, sans agressivité aucune. C'est le travail de toute une vie. C'est pour cela que je dis que l'aïkido est un art de vie, qui vous permet de vous façonner, de faire une recherche sur vous, et ensuite d'accepter les autres tout en maintenant votre perception des choses et votre façon de faire, dans le respect des autres.

*Mais si l'autre ne veut pas t'accepter, que fais-tu ?*

Si l'autre ne m'accepte pas, pourquoi j'irais entrer en conflit avec lui ? S'il ne m'accepte pas, ce n'est pas un problème pour moi, je ne l'empêche pas d'aller à côté. S'il ne m'accepte pas et qu'il veut m'agresser, c'est autre chose. Mais nous avons tous un rayonnement énergétique, et je dirais que la fréquence énergétique de son rayonnement ne correspond pas à la fréquence énergétique de mon rayonnement. Donc il n'y a pas de raison d'entrer en conflit, il passe son chemin, il y a de la place pour tous, la terre est grande. Je ne vais pas aller au conflit avec lui parce qu'il a une tête que ne me plaît pas, ou quoi que ce soit. Je cherche à le connaître et il ne veut pas, donc tant pis, une autre fois, à un autre moment, une meilleure heure... ■